

22 OCTOBRE 1949

MA VISITE MATINALE

aux acteurs du « PICCOLO TEATRO »

DANS les sous-sols du théâtre des Champs-Élysées, un tas de malles d'osier avec des étiquettes larges comme les deux mains d'un carabinier : « Attori... Costumi... Attrezzi... »

— « Attrezzi », ça veut dire « Attention ! » machonnent, « pour faire les mariolles », les machinistes parisiens.

L'orchestre du Piccolo Teatro della Città di Milano soufflote dans les coulisses pour se donner le la. Le chef, Fiorenzo Carpi, frissonne dans son trench-coat. La vie d'une troupe en tournée dessine des poches sous les yeux et contracte les muscles bâilleurs. On a voyagé seize heures depuis Milan, sans wagon-restaurant. On a dormi quatre heures à l'hôtel. On vient à la répétition avec les nerfs en hameçon et la barbe de sanglier.

L'orchestre joue un petit air guilleret : Po po po to lo !

— La poire ?... Où est la poire ?... Il n'y a pas de poire ?... se demandent les machinistes.

Un fruit, j'imagine, des vergers de la fée des voûtes. Je me glisse dans la salle noire. Seule la scène rayonne d'azur de ciel. Les décors du Corbeau de Gozzi : des colonnettes, des patios, des galeries, et une cuve verticale de bleu, une Méditerranée debout.

Je serpente entre les fauteuils ténébreux jusqu'à M. Grassi, le directeur du Teatro. La salle nage dans une gelée de nuit. A la faveur de reflets, je distingue de M. Grassi une moitié de moustache d'adulte, semée en persil, la fulguration de deux yeux noirs, et, quand il argumente de la main, le dôme d'une pierre de baguette.

M. Grassi parle français avec la saveur que j'aurais souhaitée à mon italien, cet été, à Venise. Il est écrivain, journaliste et, maintenant, directeur. Un feu grave couve sous son veston et, de temps en temps,

PAR PAUL GUTH

jaillit au bout de ses doigts, qui se tordent dans les mimiques de la Péninsule.

— C'est la troisième année de notre théâtre. Nous sommes le seul théâtre fixe en Italie. Chez nous, toutes les troupes pont d'une ville à l'autre. L'acteur est toujours un juif qui voyage. (« Un juif errant », je pense.)

Pourquoi Piccolo Teatro (Petit Théâtre) ? Parce qu'ils ont choisi une salle de cinq cents places à Milan, via Rovello. M. Grassi aime ces coffrets où les gens de théâtre confectionnent tout de leurs mains, comme à Paris, à l'Athénée, à l'Atelier.

Il est très fier de la stabilité qu'il a donnée à ses comédiens. Une révolution dans les mœurs théâtrales en Italie.

— Nous avons dû dans le même temps résoudre les problèmes de finance, des dettes, des crédits, des effectifs. Maintenant, j'ai mon théâtre, j'ai ma troupe, j'ai mon atelier. J'ai mon « téléphone », j'ai mes magasins, j'ai mon école de récitation.



Il me prend les mains et je sens passer en moi le fluide de l'alliance théâtrale franco-italienne. Ce sont ces mains de M. Grassi qui ont agencé la tournée de Juvet à Venise et qui, actuellement, « sont en contact pour emporter Barrault en Italie, pour emporter Edwige Feuillère ».

Quelle est l'originalité des acteurs issus de ces phalanges ?

— Dans le jeu, ils forment une sorte de complexe. Vous voyez, en scène, Santucchio, dans un rôle comi-

que ? Il a joué Richard II, Rascolnikof dans « Crime et Châtiment », Don Juan de Molière, présenté pour la première fois en Italie, et Thomas Becket du « Meurtre dans la Cathédrale ». Notre Brighello du « Corbeau » jouera un rôle dramatique dans « Ce soir, on improvise » de Pirandello. De même notre Arlequin et notre Ricciolina.

Les acteurs du Piccolo Teatro, on les ploie au rire et aux larmes, à la tension de l'intellect comme aux coups de pied au derrière de la farce. On les roule dans les œufs des tartes à la crème comme dans les crises de nerfs méningées de l'Anouilh noir. On les hisse aux trapèzes de la commedia dell'arte comme aux estrades à symboles d'Eliot.

C'est cette universalité, cette explosion solaire, ce geyser polymorphe de dons qu'anime le metteur en scène Strehler, capable de poser sur pieds, également, dans la rigueur bouton-née et non plus dans l'éclatement des gestes, La Mouette de Tchekov, et Les Petits Bourgeois de Gorki.

Ah ! les pitreries du cheval-jupon nu, devant, par les jambes en maillot d'une danseuse et, derrière, par les pantalons noirs d'un compère ! Et la transe, la panique, l'hallucination, la farandole des spaghetti déchainés autour d'Arlequin qui s'empiffre !

Un rythme vertigineux, un sang d'un rouge éblouissant, dont le fil renoue la fraternité de théâtre franco-italienne, si puissante, au dix-huitième siècle, que La Surprise de l'Amour de Marivaux fut jouée par les comédiens italiens, à Paris, en français, en 1722. Louis XIV les avait déjà chassés, au matin du 14 mai 1697, comme on les voit dans le tableau de Watteau, gambadant et pleurant, parmi le hourvari du quartier. Ils revinrent sous Louis XV, ils reviennent sous M. Vincent Auriol. Nous aurons à cœur de sécher leurs larmes que fit couler le divin Louis.

Paul Guth.